

Robert Tirvaudey

L'exercice philosophique
en vingt deux dissertations



Cet ouvrage de méthodologie de la dissertation ne s'adresse pas uniquement aux élèves des classes terminales ou aux étudiants de classes préparatoires, mais aussi à tous ceux dont l'activité philosophique a (encore ?) un sens. Il n'est donc pas proposer ici une matière pour se dispenser de réfléchir. Ces esquisses de « corrigés » ne sont pas destinées à être reproduites, ce qui serait anti-philosophique, elles ne sont à proprement parler que des manières de problématiser certaines questions. Leur raison d'être est d'exercer l'esprit philosophique critique sur fond d'exemples susceptibles de fournir des points d'appui à la réflexion. Nous ne trouverons donc pas ici de *vade-mecum*, de *pensum*, d'aide-mémoire ni même un guide pour l'acquisition des « automatismes » de dissertation ni la reprise sous forme condensée de cours de philosophie.

Notre ambition ici est non d'apprendre la philosophie puisque reprenant Kant : « On n'apprend pas la Philosophie, on ne peut qu'apprendre à philosopher » (*Leçons de métaphysique*, hiver 1765-

66). Ce qui requiert paradoxalement l'humilité devant les penseurs car penser c'est penser avec d'autres qui pensent, patience avec soi-même, persévérance et sagacité dans son travail conceptuel. Mais la pensée fait nécessairement appel à l'audace. Kant écrira : « *Sapere aude* » (« Aie l'audace de te servir de ton propre entendement ! ») in *Qu'est-ce que les Lumières ?* Humilité et audace sont ainsi les deux vertus principales de l'activité philosophique.

« Les sujets proposés aux candidats, disent les Textes officiels, tiennent compte des conditions et des exigences formulées par les programmes en vigueur, et permettent une évaluation équitable et adaptée à chaque série. Ils donnent aux candidats l'occasion de mobiliser la culture philosophique acquise par leur travail, en liaison avec le programme, sans pour autant exiger des connaissances particulières, une familiarité avec telle ou telle tradition philosophique ou encore une habileté hors de portée d'un candidat moyen. Les sujets de dissertation prennent, dans toute la mesure du possible, la forme d'une question directe. Les intitulés de sujet appellent une discussion rigoureuse sur une ou plusieurs notions du programme, et celles-ci sont aisément repérables par les candidats. Ces derniers sont invités, par cette question, à en explorer les enjeux et à examiner de façon critique et ordonnée la ou les réponses qu'elle appelle. Pour la formulation des questions, on écartera en particulier : les libellés dont le rapport aux

notions du programme est insuffisamment apparent ; les libellés constitués d'une citation ; les libellés supposant l'acceptation préalable d'une thèse, ou demandant simplement d'en préciser les termes et le sens ; les libellés combinant plusieurs questions. »

Il par ailleurs stipuler en annexe du *Bulletin officiel* : « L'enseignement de la philosophie en classes terminales a pour objectif de favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement, et de lui offrir une culture philosophique initiale. Ces deux finalités sont substantiellement unies. Une culture n'est proprement philosophique que dans la mesure où elle se trouve constamment investie dans la position des problèmes et dans l'essai méthodique de leurs formulations et de leurs solutions possibles ; l'exercice du jugement n'a de valeur que pour autant qu'il s'applique à des contenus déterminés et qu'il est éclairé par les acquis de la culture. La culture philosophique à acquérir durant l'année de terminale repose elle-même sur la formation scolaire antérieure, dont l'enseignement de la philosophie mobilise de nombreux éléments, notamment pour la maîtrise de l'expression et de l'argumentation, la culture littéraire et artistique, les savoirs scientifiques et la connaissance de l'histoire. Ouvert aux acquis des autres disciplines, cet enseignement vise dans l'ensemble de ses démarches à développer chez les élèves l'aptitude à l'analyse, le goût des notions exactes et le sens de la responsabilité intellectuelle. Il contribue ainsi à former des esprits autonomes, avertis de la complexité du réel et

capables de mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain. Dispensé durant une seule année, à la fin du cycle secondaire, et sanctionné par les épreuves d'un examen national, l'enseignement de la philosophie en classes terminales présente un caractère élémentaire qui exclut par principe une visée encyclopédique. Il ne saurait être question d'examiner dans l'espace d'une année scolaire tous les problèmes philosophiques que l'on peut légitimement poser, ou qui se posent de quelque manière à chaque homme sur lui-même, sur le monde, sur la société, etc. Il ne peut pas non plus s'agir de parcourir toutes les étapes de l'histoire de la philosophie, ni de répertorier toutes les orientations doctrinales qui s'y sont élaborées. Il convient donc d'indiquer clairement à la fois les thèmes sur lesquels porte l'enseignement et les compétences que les élèves doivent acquérir pour maîtriser et exploiter ce qu'ils ont appris. Le programme délimite ainsi le champ d'étude commun aux élèves de chaque série. Dans les classes terminales conduisant aux baccalauréats des séries générales, le programme se compose d'une liste de notions et d'une liste d'auteurs. Les notions définissent les champs de problèmes abordés dans l'enseignement, et les auteurs fournissent les textes, en nombre limité, qui font l'objet d'une étude suivie. Ces deux éléments seront traités conjointement, de manière à respecter l'unité et la cohérence du programme. C'est dans leur étude que seront acquises et développées les compétences définies. Les notions peuvent être

interrogées à la faveur du commentaire d'une œuvre ; le commentaire d'une œuvre peut à son tour être développé à partir d'une interrogation sur une notion ou sur un ensemble de notions, qu'il permet aussi d'appréhender dans certains moments historiques et culturels de leur élaboration. Le professeur déterminera la démarche qui lui paraîtra le mieux correspondre aux exigences de son cours et aux besoins de ses élèves. La liste des notions et celle des auteurs ne proposent pas un champ indéterminé de sujets de débats ouverts et extensibles à volonté. Elles n'imposent pas non plus un inventaire supposé complet de thèmes d'étude que l'élève pourrait maîtriser du dehors par l'acquisition de connaissances spéciales, soit en histoire de la philosophie, soit en tout autre domaine du savoir. Elles déterminent un cadre pour l'apprentissage de la réflexion philosophique, fondé sur l'acquisition de connaissances rationnelles et l'appropriation du sens des textes. »

Il est donc demandé : une réflexion personnelle, élaborée, critique et nourrie de la culture philosophique.

La dissertation n'est pas, loin s'en faut, un simple exercice scolaire comme on a trop souvent tendance à l'écrire. Les plus « grands » auteurs se sont livrés à la dissertation. Confer sur ce point la magistrale *Dissertation de 1790* de Kant, *La dissertation sur les passions* de Hume. Elle est étrangère à la composition. Elle est l'occasion de mettre à l'œuvre une réflexion

problématisante, minutieuse et critique, elle fournit la manière et la matière d'une pensée personnelle. Puisque, faut-il le rappeler, tout sujet de philosophie doit faire preuve d'un engagement intellectuel. On pense avec d'autres qui pensent pour mieux penser ce que nous pensons.

Les exigences fondamentales de cet exercice consiste d'abord à aiguiser son esprit critique, ce qui ne signifie pas prendre une posture négative ou polémique gratuitement. La critique n'est pas provocation. En la matière, contrairement à ce qu'on entend par « critique », il ne s'agit pas de rejeter ou de nier une attitude sous prétexte qu'elle ne répond pas à ce que nous pensons. Le paradoxe philosophique veut que le moment critique prenne en charge une hypothèse pour la faire nôtre momentanément dans la perspective de féconder l'analyse du sujet. La critique n'est pas rejet, mais réappropriation de ce qui a été. La dissertation est l'examen logique, rigoureux et vigoureux de ce qui est avancé. Il n'est donc pas question de psalmodier ou de ressasser un cours ou une leçon¹. L'esprit critique se doit de remettre en question tout ce qui roule sur le monde du va de soi.

¹ Descartes écrit dans *Règles pour la direction de l'esprit* : « Nous ne serons jamais philosophes, si nous avons lu tous les raisonnements de Platon et d'Aristote, et qu'il nous est impossible de porter un jugement ferme sur une question donnée : en effet, nous paraîtrons avoir appris non des sciences, mais de l'histoire ». Ce qui ne veut pas dire qu'il nous invite à faire l'économie de l'histoire de la philosophie, mais que penser n'est pas reprendre à son compte une thèse sans l'avoir analysée.

Ce qui doit faire taire les affirmations péremptoires et les pétitions de principe ainsi que les préjugés, opinions ou clichés. Il faut ainsi s'assurer d'une argumentation serrée, ordonnée et cohérente.

Qu'est-ce qu'une dissertation philosophique ?

On appelle dissertation un écrit en prose, de quelques pages – six à huit pour le baccalauréat, où se trouve formulé puis résolu un problème philosophique. Nul mieux que Diderot a mis à jour le sens de la dissertation². Pour le signifier différemment, elle consiste en une réflexion minutieuse des concepts présents dans le libellé en prenant le chemin de la problématisation, procédant par la formulation d'hypothèses de travail afin de déboucher dans une thèse qui sera votre. Elle se présente sous la forme d'une articulation de trois grands moments : l'introduction, le développement et une conclusion. Le chemin consiste à procéder par des distinctions conceptuelles, ce qui est nommé dans le programme des classes de philosophie les repères, c'est-à-dire les points de clivage entre des notions ou concepts voisins (général/universel, contingent/nécessaire/possible, etc.).

² « Dissserter, c'est parler avec détail sur une matière quelconque, en observant une certaine suite dans ses raisonnements. La dissertation ne roule ordinairement que sur un point ou sur quelques points d'une question ; elle n'examine cette question que sous quelques-unes de ses faces générales ou particulières, ce en quoi elle diffère du traité, qui embrasse, sans exclusion, tout ce qui a rapport à son objet. »

L'introduction :

Il est un paradoxe : l'introduction n'introduit pas le sujet. Dès lors que l'on sélectionne un sujet, il est d'emblée introduit. L'introduction ne poursuit qu'une seule vocation : mettre en place dans une heureuse formulation ce qui pose problème au sein même du sujet proposé. Toute l'entreprise de l'introduction est de passer d'une simple question à une ligne problématique. Il ne faut donc pas confondre question et problème. Une question demande quelque chose sur quelque chose. « Quelle heure est-il ? », « Socrate est-il mort en - 399 ? ». On sait où on ne sait pas. Il n'y a pas à réfléchir, il suffit de savoir. La question n'est donc pas un problème. La question découle d'un manque de données ou d'informations dont la réponse vient de l'extérieur. Elle s'énonce selon une modalité naïve, pour ne pas dire naïve. Qu'est-ce que la matière ? est une demande. Qu'est-ce qu'une femme ? est une question qui réclame de faire apparaître une définition de la matière, de la femme. Une question est claire dans sa formulation et sur le plan de l'intellect. En soi, elle ne pose pas problème car nous avons des répliques toutes faites. Il y a problème lorsque se frottent au moins deux thèses qui bien souvent entre en contradiction. La matière est-elle un groupuscule d'atomes ou bien un phénomène ondulatoire ou bien de l'énergie ? Problème donc puisque nous sommes confrontés à un foisonnement de réponses. Si la question est vide de toute réponse, *a contrario*, la problématique met à l'œuvre des

hypothèses conflictuelles. Poser une problématique sur la base de l'énoncé d'un sujet question, c'est montrer en quoi la réponse du libellé ne doit pas son existence à la seule ignorance d'une réponse, qu'il suffirait de livrer comme un fait. Le problème procède par un long détour qui s'impose à la pensée se heurtant à une question. En revanche, deux hypothèses peuvent se confronter : la femme est-elle une détermination naturelle ou une production culturelle ? Ou en termes plus provocateurs : une femme n'est-elle qu'une femelle ? La problématique est de savoir si la féminité est naturelle ou si elle est une invention historique.

Pour le signifier autrement et sur la base d'un autre sujet, disons clairement que la problématique n'est pas un programme de questionnement élaboré à partir de la question posée initialement. Puisque précisément toute question fait en son sein problème. La problématique est problématique parce que toute réponse possible requiert une autre solution. C'est pour le dire d'une expression un doute structuré. Elle est une reformulation de la question du sujet sous la forme d'une contradictoirité entre aux moins deux hypothèses ou encore la reconceptualisation d'une alternative. Notons au passage une confusion au niveau de ce qu'il faut entendre par « problématique » : au sens rigoureux, la problématique est un cadre conceptuel, au sens large, c'est le synonyme de problème philosophique.

Un problème philosophique n'est donc pas une simple difficulté ni un obstacle. La problématique n'est pas la reconduction de la question initiale ni même sa justification. Il est donc pernicieux de faire apparaître toute une cascade de questions. Le problème n'est pas davantage un fait – on ne parle pas de problème à propos d'un accident ou d'une maladie. Le problème est une question dans une situation de *crise* qui s'énonce souvent sur le mode de la disjonction. Ou bien ou bien. Et la crise vient d'une critique. *Krinein* dit le grec signifie à la fois *crise* et *critique*. C'est par la médiation de la critique que s'instaure une crise conceptuelle. En effet, la crise provient de la rencontre conflictuelle, voire contradictoire de plusieurs réponses. C'est pourquoi la dissertation est une tragédie qui comme toute tragédie met en conflit au moins deux hypothèses de travail. Pourquoi? Parce que ce qui fait problème dans un problème c'est précisément la mise en conflit de deux propositions contradictoires. La problématique est la matière même de la dissertation. Sans elle nous pouvons avoir une nouvelle littéraire excellente, l'esquisse d'un roman, un journal de bord, voire un passage d'une confession ou un défilé d'opinions. La dissertation ne mérite son qualificatif de philosophique qu'en raison de la bonne formulation de la ligne directrice de la problématique.

Empruntons un exemple du passage d'une simple question à la formulation d'un authentique problème. Kant demande : « Que pouvons-nous connaître ? » Il

aborde cette interrogation métaphysique par une problématique philosophique : « Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles ? » (Kant, *Critique de la raison pure*, introduction, VI.)

Pour rattraper un sujet de dissertation proposé aux candidats : *Parler, est-ce le contraire d'agir ?* Il est alors ici question de réfléchir la validité d'une position froide et banale selon laquelle nous parlons pour ne pas agir, pour différer l'action. On demande donc si la parole ne nous interdit pas d'agir, parler pour ne pas à avoir à agir. Plus précisément la réflexion porte sur le pouvoir. D'où le problème : le pouvoir des mots vient-il du pouvoir (politique) ou bien des mots ? Deux interprétations s'opposent : celle en l'occurrence de P. Bourdieu, dans *Ce que veut dire parler*, pour qui le pouvoir des mots ne vient pas des mots mais du pouvoir social, politique. Une autre lecture proposée avec Austin dans *Quand dire c'est faire ?* est de montrer que le pouvoir découle triplement des mots : pouvoir locutoire, illocutoire, perlocutoire.

Pour dresser un portrait problématique dans l'introduction, il faut satisfaire les réquisits ou les exigences méthodologiques suivants :

1) Saisir le sens général de ce qui est réellement demandé. On peut alors se poser la question : de quoi est-il réellement question ici ? Ou encore, quelles sont les notions qui se combinent dans l'expression même de la question inaugurale ? Pourquoi encore poser cette

question aujourd'hui ? Le mieux est ainsi d'initier une incise interrogative faisant apparaître les notions en jeu présentes implicitement dans la formulation de la question. Il ne s'agit pas là d'une formule d'accroche comme il est vivement recommandé en littérature. Il est bien plutôt question de mettre sous tension le libellé, c'est-à-dire chercher à le dramatiser par frottement des concepts les uns par rapports aux autres. L'analyse définitionnelle n'est pas un jeu rhétorique, elle prépare la problématique par la mise en place, d'un conflit, d'une contrariété dans le pont relationnel des concepts. Sans cette mise en scène théâtralisée la problématique perd sa pertinence, son statut philosophique comme source d'étonnement.

Soit la question-sujet suivante : *Le conflit est-il au fondement de tout rapport avec autrui ?*

Il n'est pas question ici de la seule notion d'autrui, du couplage des notions autrui/violence ni même du rapport à l'autre. L'interrogation porte sur le fondement. Aussi la phrase initiale peut se présenter comme suit : Les rapports que l'on entretient avec autrui sont la plupart du temps conflictuels, faits de menace, de violence directe ou indirecte, qu'elle s'exerce de manière physique, psychologique, morale ou même intellectuelle. Si le conflit est originaire, comment expliquer l'amour, la compassion, la pitié ?

2) Il faut définir *tous* les concepts ou termes du sujet – y compris les articles et prêter attention à la

formulation du sujet – notamment à la ponctuation. Cette opération définitionnelle peut suivre deux voies : aborder dans l'ordre de présentation tous les termes, y compris les articles, en tenant compte de la ponctuation ; ou bien, ce qui est préférable, organiser le champ des définitions selon un ordre fécond pour révéler plus expressément le jeu des concepts. Pour illustrer le premier point : *Être ou ne pas être, est-ce la question ?* Toute la problématique tournera autour de l'article défini « la » : Être ou ne pas être, est-ce la question de toutes les questions ou *une* question parmi d'autres ? Pour donner à comprendre l'urgence et la nécessité de repérer pour mieux problématiser la présentation d'un libellé, prenons la question suivante : *Peut-on dire : « À chacun sa vérité » ?* Il ne faudra pas confondre : « dire à chacun sa vérité » (ou ses vérités : être d'une franchise brutale qui se place devant la question du mensonge sur un plan moral) et : dire « À chacun sa vérité » qui consiste à interroger la pertinence de la locution proverbiale, qu'on cite souvent pour clore une discussion.

Il est entendu qu'il ne faut pas prendre isolément les concepts ni de simplement en proposer une définition sous la forme d'un catalogue. Nous ne sommes pas en concurrence avec l'Académie française. Chaque champ définitionnel d'un terme doit être en rapport avec les autres concepts. Prenons, par exemple, le verbe « pouvoir » qui ouvre bon nombre de sujet : *Peut-on tout dire ?* Pouvoir en son sens verbal est

polysémique : il signifie d'abord la capacité, une question de fait : sommes-nous réellement capables de tout dire ? Mais aussi la légitimité : Est-il légitime et au nom de quoi de tout dire ? Il ne faut donc pas être victime des mots. À proprement parler ce ne sont pas les termes qui doivent nous préoccuper, mais les objets concrets de pensée qui désignent ces mots, c'est-à-dire le contenu des concepts en présence. Le mot « liberté » n'a en lui-même aucun sens. Il ne fait problème que dans un cadre problématique : *La liberté est-elle un fardeau ?*, *La liberté est-elle facile ?* Le concept de liberté selon le contexte prend un tout autre sens qu'il convient d'exhumer en fonction de l'allure générale de la formulation questionnante et des autres concepts en jeu. C'est dire que la dissertation n'est pas un jeu rhétorique. La tâche philosophique est « d'aller droit à la chose elle-même » comme le dira Husserl. Ou pour le signifier en termes aristotéliens, la définition doit énoncer le genre, et surtout la différence spécifique.

Comme toute réflexion philosophique est une remontée à l'origine, il n'est pas superflu de partir de l'étymologie sans verser pour autant dans l'étymologisme croyant que la racine est porteuse de sa propre vérité. Mais ce peut être un point de départ précieux. Soit le sujet : *Peut-on tout expliquer ?* Le latin *ex-pli-care* dit trois choses : l'extériorité par la présence du préfixe *ex-*, la notion de pli et enfin *care*, le soin. *Ex-pli-quer* c'est donc se situer à l'extérieur de ce qui est à saisir en dépliant ce qui est dit tout en

prenant soin de ce qui est dit. Dès lors, la question : Peut-on expliquer une œuvre d'art ? n'est pas d'emblée demander si nous pouvons la comprendre, c'est-à-dire la prendre en son ensemble.

Il faut être particulièrement vigilant aux incises qui inaugurent le sujet. Le sujet « Pourquoi punir ? » n'est pas réductible à cet autre : « Comment punir ? ». Dans le premier cas, la question travaille la dichotomie *pour quoi* : pour quoi faire ?, et pourquoi, c'est-à-dire en vue de quoi ; dans le second cas de figure tout porte sur les diverses modalités de la sanction. Il faut dans un premier mouvement relire la question posée pour mieux en faire jaillir la pluralité de questions.

L'occurrence : « Faut-il ? » dans « Faut-il travailler ? » se pose à deux niveaux qui donnent lieu à problématisation entre les deux. Au premier degré, il est demandé de se situer sur le plan de la nécessité, physique, naturelle. Faut-il travailler ? doit alors s'entendre selon une ligne de questionnement tournant autour de la nécessité : nécessité naturelle du travail (satisfaction des besoins élémentaires de l'homme) ; nécessité économique et sociale (réalisations des besoins sociaux, des désirs et des aspirations de l'individu existant au sein d'une société). D'où la question de savoir si l'homme n'est pas nécessairement en son être *Homo laborans*, un être qui travaille. Le second niveau nous porte sur le plan de l'obligation morale. Que le travail soit une nécessité naturelle absolue, il répond aussi à une contrainte morale envers

soi, envers autrui, envers les autres. Depuis lors : n'a-t-on pas le devoir de travailler pour des raisons de formation de notre propre humanité, pour nous libérer, nous dédouaner de la nature ?

Aussi pour évincer le glissement conceptuel ou éviter le hors sujet, il faut lire la question inaugurale, c'est-à-dire la relire, c'est-à-dire la réécrire. D'autant que tout libellé s'énonce de prime abord sur le mode d'un non-sens. *Le silence a-t-il un sens ?* Est une question en apparence dépourvue de tout intelligence suivant la logique : si le silence est ne pas parler, c'est-à-dire se taire et si seule la parole est le véhicule du sens (signification), il en découle que le silence ne serait avoir un sens. Il saurait donc heureux et judicieux de montrer dans une première approche le caractère de contradictoïrité ou de paradoxalité de la question en présence. Soit l'exemple : *Une violence légale est-elle une violence ?* Il s'agit d'explicitier le paradoxe que constitue cette question, car comment une violence pourrait-elle n'être pas une violence ? Il faut donc faire voler en éclats l'absurdité d'un tel sujet pour lui redonner un sens. Il convient de dissocier le fait physique de la violence et le fait moral, et c'est ce fait éthique qu'il faut mettre en relation avec le droit : dès lors que la violence physique est autorisée par le droit, cette violence peut-elle être encore pensée du point de vue moral comme violence ? La réflexion pourra ainsi s'engager dans diverses directions selon que l'on entend par « légal » ce que la loi autorise en

général (et donc les violences que la loi légitimise, ou, encore ce qui est régi par la loi, c'est-à-dire la violence exercée par les instances légales chargées d'appliquer la loi (police, armée). Aussi après avoir réinscrit une relecture des concepts, la question initiale peut se problématiser comme suit : La violence (*vis* : la force) constitue-t-elle le droit ou bien la violence légitime est-elle au service du droit positif ?

Aussi pour l'illustrer sur la base du précédant énoncé :

L'occurrence « rapports avec autrui » renvoie aux domaines psychologique, moral, social, quand on envisage les différents types de relation que le *moi* entretient avec les autres, semblables, frères ou ennemis. L'idée de « conflit » ici au singulier doit faire l'objet d'un examen attentif. Il exprime la force, voire la violence, mais aussi la guerre.

Lever les présupposés du libellé. Toute question se déploie sur fond de présuppositions contenues en filigrane. Il s'agit donc de les exhiber pour les remettre en question.

Soit le libellé suivant : *Le développement technique peut-il être un facteur d'esclavage ?*

Le sujet ne demande pas si c'est la technique qui peut être un facteur d'esclavage, mais son développement. Il faudra donc rappeler en quoi consiste le « développement » dont on parle. Le sujet ne porte pas sur l'historicité du développement, si hier comme aujourd'hui il a été une détermination

esclavagiste, mais s'il peut l'être. Il est donc présumé de surpasser le passé historique pour questionner le rapport entre développement technique et esclavage, plus précisément de savoir si un certain mode de déploiement technique ne contient pas en lui-même un inévitable risque d'esclavage, même si cela ne s'est pas encore jamais vu. Autre présupposition : il convient de restituer l'opinion communément admise sur la question, notamment les jugements contradictoires sur le dépliement technique. Implicitement, il est nécessaire de dissocier esclavage et soumission, d'analyser le clivage esclavage /libération.

Il est nécessaire de mettre en place un arsenal logique de questions. Ces questions ont une double fonction : d'une part, épingler les prérequis du sujet ; et d'autre part, d'annoncer les enjeux problématiques qui seront ultérieurement repris et analysés. Aussi pour le libellé précédant, on peut demander : l'humanité est-elle vraiment menacée par ses propres inventions ? Si l'homme est *Homo faber*, fabricant d'outils, comment comprendre les effets pervers du développement technique ? L'essence de la technique en son déploiement, loin d'être source d'esclavage, n'est-elle pas libératrice de l'être de l'homme ?

Le développement :

Il n'y a pas de *plan* en philosophie. L'idée d'un plan qui obsède tant les étudiants est un faux problème. Il faut éviter la traditionnelle annonce du plan et ce pour